



P R Ô N E

P O U R

LE SIXIEME DIMANCHE

A P R È S

LA PENTECÔTE.

La Providence.

Unde illos quis poterit hîc saturare panibus
in solitudine ?

*Où prendre dans un désert comme celui-ci ,
assez de pain pour rassasier tout ce peuple ?*
(En S. Marc , c. 8.)

VOILA , mes chers Paroissiens , quel est le langage de ceux qui ne connoissent pas les ressources de la Providence , ou qui se méfient de sa bonté. Où prendre pour l'entretien , l'éducation , l'établissement de cette famille ? comment réparer la perte que nous avons faite ? comment sortir de cet embarras ?
heureux

heureux celui dont les coffres sont pleins d'or & d'argent. Ah ! qu'on a bien raison d'en amasser ! c'est le parti le plus sûr. Malheur à qui n'a d'autre ressource que la Providence.

Mais pourquoi se donner tant de peine, disent les autres ? La vie n'est déjà que trop courte, sans l'abrèger encore par tant de soins, de travail & d'inquiétudes. Buvons & mangeons ; peut-être que demain nous ne serons plus ; quand nous n'aurons plus rien, nous ferons comme il plaira à Dieu ; il ne faut pas se défier de la Providence.

D'autres enfin, & c'est malheureusement le plus grand nombre, jouissent des biens que la nature ne cesse de produire pour le service de l'homme, sans faire attention à la main invisible qui les répand. Défaut de confiance dans les premiers : confiance mal-entendue dans les seconds : aveuglement, insensibilité dans les troisièmes.

Mes chers Enfans, ayons des sentimens plus raisonnables & plus Chrétiens : une tendre confiance envers ce Père infiniment bon, qui veille & pour

voit aux besoins de toutes les créatures : un esprit de sagesse , de vigilance & de sobriété , dans l'usage des biens qu'il nous donne ; mais qui , suivant les règles de sa Providence , doivent être le fruit ou la récompense de notre travail : soyons enfin pénétrés d'admiration & de reconnoissance , à la vue de cette source éternelle d'où ces mêmes biens ne cessent de couler sur la terre. Eclairez , touchez , ô mon Dieu , par l'onction intérieure de votre grace , le cœur de tous ceux qui m'entendent ; pendant que je vais les entretenir sur un sujet si important & si digne de toute leur attention.

I.
REFLEXION.

IL faut avouer , mes chers Paroissiens , qu'il y a dans la vie des événemens bien fâcheux , des circonstances bien tristes , des situations bien cruelles , où l'on a besoin , pour se soutenir , de toute la confiance que peut inspirer la pensée d'un Dieu tout-puissant qui voit tout , qui veille à tout , & ne permet rien que pour notre plus grand avantage. Ici c'est une pauvre veuve chargée d'enfans , qui n'a que ses bras pour gagner leur vie & la sienne ; là c'est

une maison épuisée, ou par de longues maladies, ou par des banqueroutes, ou par d'autres accidens qui l'ont réduite jusqu'à manquer du nécessaire. Et, sans entrer dans aucun détail, combien de personnes qui sçavent tout ce qu'on pourroit dire sur cet article, pour s'être trouvées elles-mêmes dans cet état de détresse où les amis, l'argent, le crédit manquent tout-à-la-fois; où l'on n'attend aucun secours de la part des hommes; où toutes les ressources humaines paroissent épuisées, & où il ne reste plus que celle de la Providence? Mais quelle est consolante cette ressource, pour l'homme qui espère en vous, ô mon Dieu, sçachant que vous n'abandonnez jamais ceux qui y espèrent!

C'est dans ces momens-là qu'un Chrétien, après avoir regardé tout autour de lui, ne voyant personne qui puisse ou qui veuille lui procurer les secours dont il a besoin; après avoir inutilement cherché dans son esprit les moyens de sortir de l'embarras où il se trouve; levant enfin les yeux vers le ciel: Seigneur, s'écrie-t-il, vous connoissez mes malheurs, vous voyez

H ij

ma situation, & vous êtes le seul qui puissiez venir à mon aide. Eh ! pourquoi n'y viendriez-vous pas ? vous m'appellez votre enfant, & vous voulez que je vous appelle mon père. Un père abandonne-t-il son enfant ? Quand même il y en auroit d'assez durs pour cela, ce ne seroit pas vous, ô mon Dieu, qui êtes le meilleur & le plus tendre de tous les pères.

N'est-ce pas vous, Providence infinie, qui nourrissez les oiseaux du ciel, quoiqu'ils ne sement, ni ne recueillent ? qui pourvoyez aux besoins de tous les animaux, & qui avez préparé aux plus petits insectes de quoi subsister ? Tous attendent de votre bonté la nourriture qui leur est propre ; vous ouvrez dans tous les tems la main bienfaisante qui les a créés ; tout ce qui respire sur la terre, partage vos bienfaits, & se remplit de vos bénédictions. Ne m'avez-vous pas appris que j'étois bien au-dessus de ces animaux dont vous prenez tant de soin ? comment pourriez-vous donc abandonner une créature faite à votre image, qui a reçu tant de marques & des gages si précieux de votre tendresse paternelle ?

Mais n'est-ce pas vous qui avez donné aux lys & à toutes les fleurs qui rendent nos campagnes si riantes, ces couleurs dont l'éclat & la variété surpassent ce qu'il y a de plus beau dans les ouvrages des hommes ? Que si vous ornez, avec tant de complaisance, des fleurs qu'une matinée voit éclore, & qui se fanent le lendemain, comment oublieriez-vous celui pour l'amour duquel vous avez répandu tant de biens & tant de beauté sur la terre ? Non, Seigneur, vous ne l'oublierez point : vous étendrez votre main, je sentirai que vous êtes mon père : ma confiance est en vous, & je ne serai pas trompé dans mon espérance.

Tout cela est beau : mais la Providence fera-t-elle des miracles ? Car il y a certaines occasions où il en faudroit un pour nous secourir. Oui, mon cher Enfant, elle fera des miracles. Ce qu'elle a fait autrefois, elle peut le faire encore aujourd'hui ; sa puissance est toujours la même ; & si nous n'en recevons pas des secours aussi prompts que nous le voudrions, c'est la plupart du tems, parce qu'au lieu

de nous adresser à elle , nous attendons tout des hommes & de nos propres efforts. Ah ! si vous aviez un grain de cette foi qui transporte les montagnes , vous verriez bientôt vos peines s'évanouir , en jettant dans le sein de sa bonté paternelle , ces chagrins dévorans , ces cruelles inquiétudes qui vous pésent sur le cœur , comme autant de montagnes sur vos épaules.

Je ne dis point que Dieu fera pleuvoir l'or & l'argent dans votre maison , comme il fit pleuvoir autrefois la manne & les cailles dans le désert , en faveur des Israélites ; ni qu'il tirera l'eau d'un rocher comme il fit pour étancher la soif de ce peuple ; ni que les oiseaux viendront vous apporter du pain par son ordre , comme au Prophète Elie. Ce ne sont pas-là les miracles que vous devez attendre : mais a-t-il besoin pour vous secourir , de renouveler ces anciens prodiges ? n'a-t-il pas d'autres moyens & d'autres ressources dans les trésors de sa Providence ? & croyez-vous qu'il ne puisse pas venir à votre secours , sans déranger les loix de la nature , & le cours ordinaire des choses ?

Il ne fera pas des miracles semblables à ceux dont nous venons de parler : mais il en fera d'une autre espèce. Il inspirera des sentimens de justice, de paix, d'humanité, à ce plaideur qui vous ruine ; il attendrira le cœur de ce voisin qui connoît votre misère : il conduira dans votre maison, quelque une de ces âmes charitables qui cherchent des pauvres plus à plaindre que ceux qui mandient dans les rues : cette personne vous prévendra, elle vous épargnera la honte de demander, quelquefois même celle de recevoir, en vous faisant passer des secours par une main de laquelle vous puissiez recevoir sans rougir. Il fera naître quelque circonstance qui en changeant votre position, vous présentera des ressources imprévues. Hélas ! combien de fois n'a-t-il pas assisté ses fidèles serviteurs, au moment que tout paroissoit perdu ? & cela par des moyens qu'ils n'auroient jamais imaginés, ou par la voie des personnes sur lesquelles ils comptoient le moins ?

Enfin, la Providence agira sur votre propre cœur, sur votre esprit, sur votre imagination. Elle vous donnera la

hardiesse de faire certaines démarches auxquelles vous n'auriez jamais cru pouvoir vous déterminer, à cause de votre orgueil qui se trouvera humilié, parce que cela étoit nécessaire au bien de votre ame : la force de vous réduire sans peine, à un état de médiocrité qui d'abord vous avoit paru insoutenable, & que vous aimerez ensuite peut-être mieux que celui où vous étiez auparavant ; peut-être même cette Providence vous amenera-t-elle au point de la remercier de vos malheurs, & d'être bien aise qu'ils vous soient arrivés, même indépendamment des avantages que vous aurez pu en retirer pour votre sanctification. Mes chers Enfans, je ne parle point en l'air ; & je sçais que plusieurs d'entre vous se reconnoissent dans ce que je viens de leur dire.

C'est ainsi que vous récompensez toujours la confiance de ceux qui espèrent en vous, ô mon Dieu : soit en leur accordant ce qu'ils vous demandent ; soit en changeant leurs pensées & leurs sentimens, de manière qu'ils ne veulent plus être que ce qu'ils sont. Heureux celui qui, au milieu des plus

grandes tribulations, se jette entre les bras, & se repose dans le sein de votre Providence ! Il ne s'y reposera point en vain ; il sentira les effets de cette bonté à qui rien n'échappe, qui pourvoit à tout : & si, pour des raisons secrètes, & par des vues de miséricorde, vous ne jugez pas à propos d'exaucer ses vœux, vous anéantirez ses désirs, vous le remplirez de cette résignation parfaite sans laquelle nous ne sommes jamais contents, & avec laquelle nous sommes toujours heureux. Vous donnerez à son ame une telle force, qu'il conservera sa tranquillité, qu'il trouvera sa consolation au milieu des plus cruels embarras, & dans la situation la plus amère. Avoir d'autres sentimens, c'est ne pas vous connoître ; c'est faire injure à votre puissance, à votre sagesse, à votre bonté ; c'est penser que vous ne pouvez pas nous faire du bien, ou que vous ne le voulez pas. Et cette seule pensée est un blasphème.

Mais si c'est insulter à la Providence, que de ne point espérer en elle, dans le tems même qu'elle semble nous avoir oubliés ; que sera-ce donc

H v

de nous en défier , lorsque nous ne manquons de rien , & que nous n'avons que des graces à lui rendre ? Si le souvenir de cette Providence doit nous empêcher de tomber dans le désespoir , lors même que tout nous paroît perdu , & que nous n'avons d'ailleurs , ni ressource , ni consolation ; que faites-vous donc , mes Frères , si , n'ayant rien pour le présent qui vous mette mal à votre aise , vous portez vos inquiétudes sur l'avenir , & sur des choses qui n'arriveront peut-être jamais ! De quoi vous plaignez-vous , & quelle raison avez-vous pour vous défier de la Providence ? Ne vous a-t-elle pas donné jusqu'ici de quoi vivre , & de quoi vous vêtir ? n'a-t-elle pas répandu sa bénédiction sur votre travail , sur vos troupeaux , sur vos terres , sur votre famille ? vous a-t-elle jamais abandonné ? avez-vous jamais manqué du nécessaire ? Non. Pourquoi donc sur l'avenir tant de soucis & tant d'inquiétudes ?

Prenez garde : je dis des inquiétudes , & non pas de la prévoyance : car à Dieu ne plaise que je veuille blâmer ici les précautions que tout

homme sage doit prendre pour l'avenir. Notre Seigneur ne dit pas qu'il ne faille point penser au lendemain; mais il veut que nos sentimens & notre conduite, à l'égard de ce lendemain, soient accompagnés d'une douce confiance en lui, qui bannisse toute inquiétude : inquiétude non seulement injurieuse à sa Providence, mais encore infiniment préjudiciable à notre salut & à celui des autres. Car c'est de là que vient cet esprit d'intérêt qui tourne tant de têtes, qui fait faire tant de sottises, qui fait commettre tant de bassesses, qui cause tant de désordres dans la société.

Maudit intérêt, c'est toi qui apportes la division, le trouble dans les familles, & brouilles quelquefois les meilleurs amis. C'est toi qui as enfanté les usures abominables, les vols, les rapines, la mauvaise foi, les supercheries, les fraudes, & presque toutes les injustices que les hommes commettent les uns à l'égard des autres. Maudit intérêt, c'est toi qui dépouilles la veuve, qui ruines l'orphelin, qui déchires les titres, qui arraches les limites, qui confonds, usurpes, en-

vahis les héritages. C'est toi qui donnes au riche des entailles de fer pour le pauvre ; qui tiens enfermés, dans un tems de disette , des grains qui devroient porter l'abondance dans les marchés. C'est toi qui aveugles les hommes , qui leur donnes une fausse conscience , qui les détournes des devoirs les plus sacrés de la Religion , qui les engages à profaner , par un travail défendu , les jours les plus saints & les plus respectables. C'est toi qui troubles leurs esprits , qui endurecis leurs cœurs , & précipites des millions d'ames dans les enfers.

Et cet esprit d'intérêt d'où vient-il , sinon de ce que les hommes mettent toute leur confiance dans les biens de ce monde ? craignant toujours d'en manquer , comme s'il n'y avoit pas de Providence , ou qu'elle ne se mêlat de rien ? Défiance , le dirai-je , qui va quelquefois jusqu'à porter dans le mariage même , les excès d'un libertinage affreux , en s'opposant à la fin pour laquelle il a été principalement établi. Eloignez de nous , grand Dieu , l'image d'un crime détestable : faut-il que la crainte d'avoir une famille trop nombreuse , porte des hommes & des

Chrétiens à de telles abominations !
 Mes chers Enfans, reposons-nous sur la
 Providence, comme dans le sein d'une
 bonne mère qui n'abandonne jamais
 ceux qui mettent en elle leur confiance.
 Mais prenons garde en même-tems,
 que cette confiance soit raisonnable, &
 ne tentons pas la Providence ; soit en
 vivant dans l'oïveté qu'elle réproûve ;
 soit en dissipant mal-à-propos les biens
 que nous avons reçus de sa bonté.

C'EST en vain que nous cultiverions
 la terre, si Dieu n'envoyoit pas dans
 le tems, la pluye & les chaleurs né-
 cessaires pour faire germer les fruits,
 & les amener à leur parfaite maturité.
 Mais aussi, les pluies & les chaleurs,
 sans nos travaux, seroient inutiles.
 Tel est l'ordre établi par la Provi-
 dence. Elle a voulu que nous travail-
 lassions conjointement avec elle, pour
 nous procurer les biens dont elle est la
 première source, dont l'usage n'appar-
 tient qu'à nous, comme la gloire n'en
 appartient qu'à elle. Elle a voulu que
 ces biens dont nous avons besoin pour
 substantier notre vie, fussent en mê-
 me tems, & le fruit de la bénédiction.

 II.
 REFLEXION.

qu'elle a répandue sur la terre, & le fruit du travail auquel elle a condamné tous les hommes.

*Dimanche
de la Septuag.*

Je ne vous répéterai point ici ce que nous avons remarqué ailleurs, sur la nécessité de ce travail imposé à tous les états sans exception, & tellement indispensable, que, suivant la parole expresse de S. Paul, *quiconque ne travaille point, ne doit pas manger.* Je me contenterai de vous rappeler le proverbe si raisonnable & si connu : *Aides-toi, je t'aiderai ;* & vous sentez vous-mêmes que celui qui tente la Providence, n'est pas moins criminel qu'un autre qui s'en défie. J'appelle tenter la Providence, vouloir qu'elle fit tout, pendant que nous ne ferions rien : ce qui est absolument contraire à ses vues, & aux loix de son éternelle sagesse. Ecoutez-moi donc, mon Enfant, & souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire.

Si dans certaines extrémités où Dieu permet quelquefois que vous soiez réduit, pour vous faire sentir le besoin que vous avez de sa Providence, & vous engager à recourir à elle; vous vous contentez de dire : Mon Dieu,

mon Dieu, vous laissant abbatre par le chagrin, vous abandonnant à une espece de désespoir; sans vous donner aucun mouvement, sans prendre de votre côté aucune mesure pour vous tirer de l'embarras où vous êtes : si votre orgueil vous empêche de faire certaines démarches vis-à-vis de certaines personnes qui pourroient vous aider, & qui vous aideroient vraisemblablement : si vous voulez, en un mot, que la Providence agisse toute seule, sans que vous y mettiez rien du vôtre : c'est vouloir ce qu'elle ne veut pas; c'est exiger qu'elle dérange ses loix ordinaires; c'est la tenter en lui demandant des miracles.

Si n'ayant que vos bras, votre industrie, vos talens, pour gagner votre pain & celui de votre famille; vous êtes, la plupart du tems, sans rien faire, ou occupé à faire des riens : si vous ne travaillez pas du matin au soir; si, comme la fourmi, vous n'amassez pas, dans la belle saison, de quoi vivre dans ce que vous appelez une saison morte; si vous dépensez le dimanche & le lundi au cabaret, la moitié de ce que vous avez gagné

dans la semaine ; mangeant en deux heures de quoi nourrir votre famille pendant deux jours : votre famille qui manque peut-être de pain , malheureux que vous êtes ! pendant que vous faites un Dieu de votre ventre , que vous vous divertissez , & que vous êtes ivre jusqu'à n'avoir plus de raison. Allez , ne parlez pas de la Providence ; ne la nommez pas seulement ; vous êtes indigne de ses bienfaits.

Si , pendant que la misère vous poursuit , & que vous n'avez ni de quoi manger , ni de quoi vous couvrir , vous restez les bras croisés , sous prétexte que vous êtes de bonne famille , & qu'une personne comme vous , n'est point faite pour gagner sa vie ; avec votre bonne famille , & toute votre orgueilleuse délicatesse , vous mourrez de faim. Toi , mon pauvre Enfant , tu deviendras un *vaurien* ; tu finiras par mendier ton pain ou par le voler ; car il n'y a que ces deux métiers pour qui n'a rien & ne veut rien faire. Et vous , Mademoiselle , avec vos airs de distinction , vous finirez par vous donner au premier venu ; vous vendrez pour vivre , le peu d'honneur qui vous reste ;

& on dira tout haut ce que l'on commence à dire tout bas, que vous êtes une libertine : car c'est-là ordinairement le métier de celles qui n'ont rien & qui ne veulent rien faire. Allez, mes Enfans, il n'y a point de Providence pour vous. Pardonnez-moi, il y en a une ; mais c'est pour vous punir ; car vous mourrez misérables.

Et vous qui, ayant un certain fond & un certain revenu, n'êtes pas dans le cas de gagner votre vie comme les mercénaires, prenez garde : si vous ne faites pas valoir votre bien : si vous vivez dans l'oïveté : si vous n'agissez pas dans votre maison : si vous ne veillez pas sur vos domestiques : si vous n'avez ni ordre dans vos affaires, ni économie dans votre ménage : si vous dépensez dans six mois, le revenu d'une année : si vous mettez en habits, en bonne chère, & en d'autres superfluités, au-delà de ce que vos facultés peuvent permettre ; sous prétexte que vous avez un état à soutenir, ou pour quelque autre raison de cette espèce ; vous auriez grand tort de compter sur la Providence. Votre maison fondra insensiblement ; bien-

tôt vous prendrez sur les fonds, comme on prend sur le revenu; vos contrats, vos terres, vos prés, vos vignes, s'en iront par pièces & par morceaux. Vos enfans n'hériteront que de votre misère. En revenant de vous accompagner au tombeau, ils seront obligés pour vivre ou pour payer vos dettes, de vendre jusqu'au lit où ils sont nés, & dans lequel vous venez de rendre l'ame. Trop heureux, si avant de mourir, vous n'essuyez pas la honte de recourir, pour avoir le nécessaire urgent, à la bourse de ceux dont les pères ont demandé l'aumône aux vôtres, & qui par leur travail, leur économie & leur bonne conduite, ont attiré les bénédictions de la Providence; pendant que vous les avez détournées en abusant des biens qu'elle vous avoit donnés. On trouve par-tout sur cet article des exemples qui font trembler, & qui, pour un homme sage, valent mieux que tout ce que nous pourrions lui dire

Et certes, mes Frères, ce seroit être bien présomptueux & bien insensé, d'imaginer que la Providence fera des miracles, pour entretenir dans l'oisi-

veté, des hommes qu'elle a condamnés à manger leur pain à la sueur de leur front : pour veiller à la conservation de leur bien, pendant qu'ils le dissipent. La Providence est-elle donc faite pour favoriser nos passions ? & n'aurions-nous de confiance en elle que pour mener tranquillement une vie oisive & déréglée ? Non, mon Dieu, non. Dès que nous n'entrons pas dans vos vues, dès que nous renversons les loix que vous avez établies, nous sommes indignes de vos soins, & nous ne devons pas compter sur votre Providence.

Toutes les créatures que vous avez faites pour notre usage, ô Dieu tout-puissant, sont comme des instrumens par le moyen desquels vous pourvoyez à nos besoins ; mais vous nous ordonnez de les employer nous-mêmes, & de nous en servir. Vous avez fait le soleil pour nous éclairer ; mais il n'éclaire pas celui qui ferme les yeux à sa lumière. Vous avez donné la fécondité à la terre ; mais il faut que nous la cultivions pour en recueillir les fruits. Vous avez répandu dans les plantes une vertu salutaire qui sert de

remède, ou de préservatif aux différentes maladies de notre corps; mais vous avez laissé aux hommes le soin de les cueillir, de les préparer, d'en extraire les sucs, & d'en faire usage. De même que nous ne pouvons rien sans le secours de votre Providence; cette Providence, à son tour, suivant les loix ordinaires, ne fait rien sans notre coopération; & par un effet de votre infinie sagesse, en mettant sous nos yeux, dans nos mains & à notre disposition les moyens que vous avez établis, & dont nous sommes obligés de nous servir pour satisfaire nos besoins; vous avez rendu votre Providence tellement sensible, que nous sommes, pour ainsi dire, forcés de la voir & de la toucher en travaillant avec elle; ce qui nous met dans l'heureuse nécessité de ne la perdre jamais de vue; & néanmoins, il y a des hommes qui ne la voient pas & qui jouissent de ses biens sans reconnoissance.

O aveuglement! ô insensibilité du cœur humain! on sème, on recueille; on boit, on mange; on vend, on

III.
REFLEXION.

achete; on va, on vient; on travaille, on se repose; on voyage, on passe les mers; on amasse, on dissipe; on plante, on arrache; on édifie, on détruit; chacun fait servir à ses besoins, à ses plaisirs, à sa passion, à ses caprices, le ciel, la terre, la mer; tout ce qu'ils renferment, tout ce qu'ils produisent; on jouit, on dispose de tout, sans lever les yeux vers celui qui a tout fait, par qui tout existe, en qui nous avons l'être, le mouvement & la vie, sans le secours duquel nous ne pouvons pas arracher un cheveu de notre tête. Comme si les biens dont nous jouissons, nous étions dus, comme s'ils n'étaient que l'ouvrage de nos mains, ou les fruits de notre seule industrie.

Mais est-ce vous, répondez, foible & ingrate créature? est-ce vous qui avez marqué au soleil la route qu'il tient depuis six mille ans, pour éclairer tour-à-tour les différentes parties du monde? est-ce par votre ordre qu'il paroît régulièrement le matin, pour présider à votre travail, & qu'il se retire le soir pour vous inviter au repos? est-ce vous qui avez donné à la terre sa fécondité, l'instinct aux animaux

qui vous servent ou vous amusent , le suc aux fruits & aux plantes qui vous nourrissent ? est-ce vous qui formez les nuées , & qui les pressez dans votre main , pour en exprimer les pluyes qui raffraîchissent & fertilisent nos campagnes ?

Le laboureur sème le grain dans son champ ; mais est-ce lui qui en tire cette quantité prodigieuse d'épics qui réjouissent la vue , en promettant l'abondance ? Il y a planté un morceau de bois garni de racines ; mais est-ce lui qui a fait toutes ces branches ? d'où sont-elles venues ? qui est-ce qui les a garnies de feuilles , ornées de fleurs , chargées de fruits ? Vous couvrez la mer & les rivières de marchandises que vous transportez d'un bout de la terre à l'autre : mais est-ce vous qui avez ramassé les eaux de la mer comme dans un bassin , & qui faites couler les rivières ? Vous avez des talens , de belles connoissances , une industrie & une adresse admirables : mais d'où tenez-vous tout cela ? est-ce vous qui avez donné à votre esprit l'intelligence , l'adresse à vos doigts , le mouvement & la force à votre corps ?

est-ce vous qui faites circuler le sang dans vos veines, qui faites battre votre poulx, qui faites palpiter votre cœur? Répondez, & dites-nous donc si c'est vous qui êtes l'auteur de tant de merveilles?

Je dis des merveilles : je le dis à ceux qui voudroient voir des miracles, & je demande : faut-il être plus puissant pour arrêter le soleil dans sa course, comme Dieu fit autrefois à la prière de Josué, que pour conserver dans cet astre, la lumière, la chaleur, & la régularité de son mouvement? sans que jamais cette lumière soit obscurcie, sans que cette chaleur s'affoiblisse, sans que ce mouvement s'arrête, ou se rallentisse, ou se déränge d'une ligne? Faut-il être plus puissant pour nourrir cinq mille personnes avec cinq pains, que pour tirer annuellement d'une terre stérile par elle-même, de quoi nourrir tous les millions d'hommes & d'animaux qui l'habitent? Faut-il plus de puissance pour changer l'eau en vin, comme le fit notre Seigneur aux noces de Cana, que pour attacher sur le sep de nos vignes, ces belles grappes qui nous le

produisent, ou pour changer en sang les alimens de toute espece qui font vivre & croître les animaux ainsi que les hommes? Est-ce un plus grand miracle de tirer de l'eau d'un rocher que de tirer d'un brin d'herbe, ou d'un morceau de bois planté dans la terre, des fleurs, des feuilles, des fruits qui ont mille couleurs, mille formes, mille goûts différens; qui ont mille propriétés & mille vertus différentes?

Aveugles que nous sommes! ces merveilles sont continuellement sous nos yeux, dans nos mains, dans notre bouche; nous les buvons, nous les mangeons, si je puis m'exprimer ainsi, nous les convertissons à tous nos usages; & nous n'y voyons rien qui réveille notre admiration. Et dans les ouvrages de votre Providence, ô mon Dieu, l'homme n'admire la plupart du tems que son propre ouvrage, & trouve de quoi nourrir son orgueil, dans ce qui devrait ne servir qu'à exciter dans son cœur les sentimens d'une tendre reconnoissance.

Un homme s'en va visiter ses terres: il se promene autour de ses héritages; il fait la revue de ses troupeaux, & regarde

regarde tous ces biens avec une complaisance secrète : cela est naturel. Mais ne seroit-il pas naturel aussi de lever dans ce moment les yeux & les mains vers le Ciel, en disant : grand Dieu, que votre Providence est admirable, & que vous êtes bon ! mille graces vous soient rendues pour tous les biens que vous m'avez donnés : faites que j'en jouisse sans y attacher mon cœur : qu'ils servent non pas à ma damnation, mais à mon salut & à votre gloire. Point du tout, ce n'est pas-là ce qu'on dit : on se glorifie en soi-même : voilà qui est beau, je remplirai mes caves & mes greniers ; mes troupeaux sont nombreux & en bon état, j'en ferai des sommes considérables : je ne manque de rien, je suis à mon aise, j'ai de quoi boire, manger, me divertir, & me procurer toutes les commodités de la vie.

Le Marchand ne raisonne pas mieux, & n'a pas plus de reconnoissance, lorsqu'il remplit ou qu'il vuide ses magasins ; lorsqu'il fait la revue de ses marchandises, & qu'il voit ses profits dans le registre qu'il en tient. On peut faire de même reproche à presque tous les

hommes, de quelque état qu'ils soient, quelque profession qu'ils exercent : celui-ci en cultivant la terre, ceux-là dans leur boutique, d'autres dans leur cabinet ; chacun rapporte tout à soi, & ne voit par-tout que son propre ouvrage : comme si nos talens, notre industrie, nos travaux, n'étoient pas les dons de celui qui les a créés ; comme si tout cela pouvoit être quelque chose sans lui ; & en un mot, comme si on ne connoissoit pas la Providence.

On la connoît, mais c'est pour s'en plaindre, lorsque tout ne va pas comme on le désire. Celui dont les terres, le commerce, le travail rapportent beaucoup, ne pense guères qu'il doit tout à la Providence. Lorsque ses affaires vont mal, qu'il est affligé par de mauvaises années, ou d'autres malheurs, il murmure quelquefois contre elle : quelle ingratitude ! & on y met le comble en faisant servir au péché, les biens qu'elle ne cesse de répandre sur la terre. Les uns les font servir à la vanité, les autres au libertinage ; ceux-ci aux excès de l'intempérance, ceux-là convertissent tout en or, & en font leur idole. Celui qui en

a le plus , commet ordinairement les plus grands désordres. Plus vous donnez , ô mon Dieu , plus on vous offense ; & les hommes portent l'ingratitude jusqu'à tourner contre vous-même , vos propres bienfaits.

Mais une chose m'afflige sur-tout , mes chers Paroissiens , & me navre le cœur , toutes les fois que j'y pense. Le tems où la Providence nous invite à recueillir les fruits qu'elle nous a préparés , comme un bon père rassemble ses enfans & les fait ranger autour de sa table , lorsque l'heure du repas est venue ; le tems de la récolte est celui où Dieu non seulement est le moins servi , mais où il est le plus offensé. Offensé par des travaux défendus le saint jour de Dimanche : offensé par des querelles , des juremens , des imprécations. Seigneur , vos enfans disputent , se déchirent , blasphèment votre saint nom pendant que vous les rassasiez de vos biens ! offensé par les vols , la mauvaise foi , les tromperies. Tout cela n'est jamais plus commun que dans le tems de la récolte. Le maître se plaint des ouvriers , les ouvriers se plaignent du maître. Vous

ſçavez tout, ô mon Dieu, & vous les jugerez tous. Ce qui m'étonne & me fait trembler, c'est que j'entends toujours parler de vol, jamais de restitution. Il faut de deux choses l'une : ou que les uns se plaignent à tort & soient des calomniateurs, ou que les autres aient donc vendu leur ame, renoncé au Paradis, & ne fassent que des sacrilèges.

Faut-il s'étonner, après cela, si la Providence irritée de notre ingratitude, & du mauvais usage que nous faisons de ses biens, nous les enleve quelquefois, lorsque nous sommes sur le point de les recueillir, & rend inutiles dans un jour, les travaux de toute l'année ? Ne faut-il pas s'étonner plutôt que la colère ne se fasse pas sentir plus souvent ? Insensés que nous sommes ! le souffle de cette colère peut perdre chaque jour tous les fruits dont notre terre est couverte : les rigueurs de l'hyver, les gélées du printems, la sécheresse, la grêle, les inondations, les insectes, tout cela est dans vos mains, & à vos ordres, Seigneur ; vous n'avez qu'à dire un mot, tout sera ravagé, désolé, perdu. Nous le

ſçavons, nous le craignons; & au lieu de détourner ces fléaux par une vie chrétienne, il ſemble au contraire que nous voulions les attirer, en redoublant le nombre de nos offenſes qui ſont la vraie cauſe de tous les malheurs qui nous affligent, ou nous menacent.

Source inépuisable de tout bien, grand Dieu, qui veillez continuellement aux beſoins & à la conſervation de vos créatures, inſpirez-nous par votre grace, les ſentimens dont nous devons être pénétrés à la vue des richesses, des bienfaits, des merveilles de votre Providence. Que le pauvre, & ceux qui ſe trouvent réduits à des extrémités fâcheuſes, pleins de confiance en vous, méritent par leur patience & par un travail aſſidu, les ſecours qu'ils attendent de votre bonté paternelle. Que le riche & tous ceux qui ont le néceſſaire, jouiſſent ſobrement, avec actions de grâces, avec ſageſſe & économie, des biens que vous leur avez donnés, ſans les faire ſervir à contenter leurs paſſions ou à nourrir leur orgueil: n'oubliant jamais que celui qui a plus reçu, aura un plus grand compte à rendre; que le ſuper-

198 VI^e DIM. APRÈS LA PENTEC.

flu des uns doit suppléer à ce qui manque aux autres ; & que la même justice qui défend au pauvre de dérober , ordonne au riche de faire l'aumône.

Providence adorable de mon Dieu , soiez à jamais bénie pour tous les biens dont vous nous comblez. Continuez de répandre vos bénédictions sur les fruits de la terre ; & après les avoir conduits à leur maturité , faites que nous les recueillions en paix. Eloignez de nous les querelles , la mauvaise foi , & toute sorte d'injustice. Que chacun reçoive paisiblement de votre main , ce qui lui appartient , & rien de plus. Que la trop grande attache pour ces biens passagers , ne nous fasse jamais oublier que nous sommes tous frères , & que nos véritables richesses sont dans le Ciel. Ce sont-là , mes chers Enfans , les richesses que je vous souhaite. *Au nom du Père, &c.*

